

JE

Un texte original de Grégory Fery

Quesque c'est ? Ont dirai le bruit d'une machine à laver de six mètres sur trois, c'est fort, ça va trop fort, ou suis-je déjà ? Je suis sur un divan lit poussiéreux, en vieux velours rouge sali comme les rideaux d'un vieux théâtre abandonner de banlieue. Ce bruit, ce grondement me fais peur, me rend soucieux. Je ne sais même pas ou je suis et je commence à me tracasser pour un bourdonnement sourd et un revêtement de canapé rêche et aux odeurs de vieille poussière. Je suis ici depuis quand moi ? A mon avis je suis arrivé en même temps que ce bruit, vu le mal au crâne que j'ai, si ça se trouve je suis bel et bien dans une machine à laver géante, ça ne ferait pas de mal à ce crasseux divan. Bon ! C'est décider je me lève ! Il fait chaud. Une fois debout un rayon de soleil me claque sur le front, déjà je me suis levé trop vite, je le sait j'ai la tête qui tourne, et pour parfaire le tout j'ai faim. En fait, je suis quasi déshydraté et affamé. Un état de fragilité sur des jambes tremblante. Je tombe assis sur la couchette qui m'a supporté à mon avis trop longtemps. Quesque je fais ? Je me relève ? Si c'est pour risquer l'évanouissement une seconde fois... Trouver un peu d'eau, s'il y en a elle doit être chaude de toute manière, voilà mes yeux se mettent en face de leur trou respectif. Allez, une porte de sortie maintenant avant que la machine dans

laquelle je suis enfermer ne passe en mode essorage. Je me relève, deuxième tentative, cette fois si ça va mieux, j'ai bien géré, je me suis levé doucement et ça à l'air d'aller. J'ai toujours le rayon de soleil sur le front, cela me donne envie de sortir. Surprenant, l'envie de sortir, à croire que j'ai décidé de mon plein gré de rester ici, drôle de sensation effectivement, une impression d'avoir changé d'avis, comment aurai-je pu éprouver le besoin de me renfermer ici dans une caisse de béton avec pour seule activité un divan ayant la même hospitalité qu'un talus d'orties. Ou alors quelqu'un d'autre a pris l'initiative de m'enfermer ici. Bon, la porte est fermée, pas étonnant, une porte en tôle d'acier sur des montants rouiller par l'humidité. Le sol est humide, tout comme la base des quatre murs qui me renferme depuis assez de temps pour m'enquinoser ma jambe droite. Quesque je fais, passer par la lucarne, pas moyen, il y a juste assez de place pour le passage du rayon de soleil, qui d'ailleurs ne sert à rien, ça sent quand même le moisi et le renfermé. La serrure, elle a l'air facile à crocheter, mais je n'ai jamais été foutu de crocheter la moindre serrure, d'ailleurs je n'ai rien pour faire ça. Ce divan lit c'est tout ce que j'ai à portée de main, nous serions deux, on le porterai pour défoncer la porte, mais hélas je suis seul avec ce bruit. Ce bruit, une personnalité à lui seul, il est tellement présent qu'il doit avoir un nom ce n'est pas possible autrement, un nom et même une famille à nourrir si ça se trouve, il a une tâche à remplir, tant de bruit et de vibration doivent obligatoirement servir à quelque chose d'utile, quelque chose d'indispensable, ce bruit, cette masse sonore à son utilité c'est indéniable, tant de raffuts ne saurait être inutilisable. Voilà, maintenant que j'ai imaginé la condition

sociale de ce bourdonnement je peux commencer à imaginer le moyen de sortir d'ici. Cette porte, les points de soudure sont assez aléatoires, il y a des parties vulnérables, avec un levier, il y a sûrement moyen de faire sauter un coin de la tôle, ma fois assez fine. Un levier, trouver quelque chose dans ce canapé...

Je le retourne assez facilement, étonnant, autopsie des entrailles de ce fourbi de tiges métalliques perforée et de ressorts dignes d'un amortisseur de mobylette. J'ai l'impression que si je mets à tirer sur la barre, le profiler rectangulaire qui me paraît d'ailleurs l'outil idéal, la mâchoire de ferraille va se refermer sur mon avant-bras. Allez, je prends le risque, je tire dessus, elle plie mais ne bouge pas d'un poil. De plus les arêtes sont coupantes, non ébavurée, normal, j'en ai besoin. L'acquisition de cette barre métallique me fait presque oublier le bruit, finalement, non, c'est plutôt ce fléau bruyant qui m'empêche de me concentrer sur ma barre. La barre, la tôle de la porte, le sol en béton transpirant, le rayon de soleil, la lucarne. Tout s'entre mêle dans mon esprit. Je n'ai pas le choix, Tirer sur cette barre crée semble-t-il pour blesser. Si tel est sa fonction, ok, c'est d'accord je me plie à la volonté de cette barre, volonté de me refiler le tétanos via une belle entaille dans le pouce. Je force, elle plie, je force, elle plie, je force, elle lâche, je l'ai en main. Suis-je blessé ? J'attends cette sensation de fraîcheur là où le sang coule. J'inspecte mes mains, mes poignets, rien, c'est bon.

Au tour de la porte maintenant. J'ai soif, ma bouche est pâteuse, je n'en peux plus, je lèche le sol, la langue sur le béton mouillé, voilà à quoi j'en suis réduit, j'ai l'impression de sucer un fruit pourri. C'est dégueulasse mais ça m'hydrate

un minimum, c'est déjà ça. Je me redresse et je fais face à la porte, au bruit, et au rayon de soleil, mes trois compagnons d'infortune, j'oubliais ma barre, prête à accomplir son devoir libérateur, je la cale bien entre le châssis et la tôle, je tire de toute mes forces et me coupe, c'était impossible autrement. La blessure est très légère, voir superficiel, mais par contre située à un endroit stratégique, finement positionnée pour ne pas cicatrisé rapidement, le simple fait d'ouvrir la main ouvre la blessure, pas de bol. C'est fini, terminer, je ne prends plus de risque, je retire ma chemise pour m'en servir de protection pour mes mains, de toute manière je n'ai pas le choix, je ne sais plus poigner dans rien de la main droite, mais avec la chemise ça va. J'arrive à forcer assez pour pouvoir plier la tôle vers l'extérieur, je re-force de plus bel, je veux sortir d'ici.

Les légers points de soudure sautent un à un, la tôle tombe sur le sol en soulevant un nuage de poussière sans aucun bruit, le sol extérieur est composé de terre battue et le niveau de décibel du grondement ayant monté de quelque unité, la chute de la tôle c'est voulue discrète. Je me faufile à travers les armatures de la petite porte de la liberté, et me retrouve enfin à l'extérieur. Ou exactement je ne sais pas mais je suis enfin parvenu à sortir de ma boîte humide. J'ai toujours faim, soif et mal au crane. Je me retourne vers mon bâtiment insalubre, ma prison d'un jour, ou plus, je ne sais pas. Je la contourne, le bruit vient de l'autre côté, il y a un court d'eau, d'où vient l'humidité du bâtiment, et une roue à eau, un moulin fixé à même le mur, d'où cet affreux bourdonnement qui fait vibrer sol, mur et toiture, et cela gratuitement pardi, cette roue à eau n'actionne aucune

courroie aucun engrenage, rien, ça tourne dans le vide, quel intérêt ? Ralentir le court de l'eau ?

En tout cas les dimensions sont démesurées, elle dépasse la toiture, et tourne comme une damnée. Pour rien, pour personne, c'est fou. C'est vrai qu'il n'y a personne ici, que de la terre battue. Et de la poussière qui rentre dans ma blessure si mal placée, juste dans le pli de la paume, je m'étonne même à prendre un certain plaisir à ouvrir la main et de tendre mes doigts, l'entaille s'ouvre, et à chaque fois elle est plus sale, plus infectée. Je suis l'évolution du sang qui coagule et de la chair qui se noirci, la douleur ressemble plus à une brûlure. Debout devant la rivière je joue avec ma blessure, elle me divertit, la crasse qui a dedans je la trouve belle. Je plonge ma main dans l'eau j'enraille le processus de putréfaction de ma chair par le pu, en frottant énergiquement mon entaille avec ma chemise mouillée.

Puis je bois, comme jamais, j'ai soif, et toujours faim. Il faut que je parte d'ici, savoir où je suis et trouver à manger loin de cette roue à bruit qui me casse la tête. Je marche tout droit perpendiculairement au ruisseau, ça monte. Ça va faire une heure que je marche, ma blessure est sèche, tout comme mon gosier, j'entends toujours la roue inutile, pourtant elle n'est plus là, elle est à des kilomètres, mais toujours bien présente dans ma tête, comme si je ne pouvais pas m'en séparer, elle tourne pour moi. Il n'y a pas à dire je me sens mal. Quesque je fou ici, quesque je foutais dans ce bazar, et depuis quand ? Au fur et à mesure que je marchais le paysage changeait, un peu de végétation par ci par là, et surtout le fait que à présent je marche sur une piste, un sentier, cela me rassure, j'arriverais bien tôt ou tard quelque part où ce sera habiter, je pourrais alors me restaurer.

Je dois être en Afrique ou Amérique du sud, le climat est trop agressif.

Je ne me rappelle de rien, comment suis-je arrivé jusqu'ici, j'ai une femme, des enfants, une maison. Je suis parti en vacances et sa à foirer ou quoi ? J'entends un bourdonnement derrière moi... La roue ? Elle me veut ? Je lui manque, elle me suit ? Elle veut entretenir ma migraine ? Non, une jeep, enfin, à l'origine ça devait en être une, là on dirai plutôt un cajot métallique sur des roues, je fais du stop, je lève le pouce. J'en ai marre de marcher. Ce montage de ferraille à l'allure de sculpture contemporaine abstraite ralenti sont allure et s'immobilise à ma hauteur. La porte passager s'ouvre par a coup accompagner d'un grincement. Le conducteur ; Petit, rond, basané et doté d'une moustache ne pouvant appartenir qu'a un esquimau ou un Mexicain, et vu le peu de banquise et de pingouins qui a ici, j'en déduit que je suis au Mexique, ou en tous les cas pas loin. L'homme, le pseudo Mexicanos me fait mine de monter, et me baragouine une série de mots incompréhensibles avec un accent hispanique, je suis au Mexique, je lui parle en anglais. Il me parle beaucoup, je préférari qu'il se taise, conduise et s'arrête là où il y a moyen de manger et de quoi téléphoner, mais non, il n'arrête pas, et ce quatre fois quatre si inconfortable... Il y a de la fourrure bleu turquoise sur la banquette trois personne ou nous sommes assis, le tableau de bord est recouvert de la même fourrure, le volant recouvert de dentelle blanche, il y a des crucifix, des saintes vierge et gri gri en tout genre s'entrechoquent dans l'habitacle déjà fort bruyant au départ. Enfin nous nous sommes arrêté et sortis de cette périlleuse embarcation. Nous somme garer devant un semblant de saloon comme

dans les bande dessinées des aventures de Lucky Luke, mais en moins beau. L'homme à la moustache me fait des signes, il veut que je le suive à l'intérieur de ce qui doit être une cantine typiquement mexicaine. Je le suis, je n'ai pas trop le choix, je suis sans le sous, rien dans les poches et j'ai faim. On rentre à l'intérieur il y fait chaud comme dehors, si pas plus, il y a des gens au comptoir, des types en salopette de travail, ils parlent énergiquement, on entend qu'eux. Mon conducteur de l'extraordinaire me tend une chaise de jardin en plastique blanche. Nous voici autour d'une petite table ronde et branlante. Pour la première fois j'ai compris un mot sortant de sa bouche ; "tequila", prononça-t-il d'un ton sec et rauque. Il se retourna vers le comptoir, s'appuyant sur le dossier de sa chaise avec la main gauche, tandis que la droite montrait un deux avec les doigts. Je n'ai plus mangé depuis je ne sais plus quand et je vais devoir boire une téquila par pur politesse. Je pense que je vais plutôt attendre un moment d'inattention du Mexicanos pour désinfecter ma plaie à la main avec cet alcool local bien trop fort pour moi en ce moment.

Une vielle dame qui semble tenir l'établissement arrive avec deux petits verres de tequila et deux bières, elle me regarde d'un air sévère, un air qui veut dire ; "Quesque tu vient te perdre ici, gringos !"

L'homme face à moi prend son verre dès que la femme le lâche sur la table, il le lève face à moi et attend semble-t-il que je fasse la même chose. Je m'exécute. Il vide son verre aussi sec, mis au pied du mur je fais de même, assez facilement finalement. Je sens directement l'effet de l'alcool, et j'ai toujours mal la tête, c'est atroce. L'homme me regarde d'un air interroger et me tend un cigarillo, je refuse, c'est au-

dessus de mes forces. Je lui fais des signes de la main comme quoi j'ai faim, il hocha de la tête, aurait-il compris ? Il se leva, et alla ouvrir la porte de son camion, il arriva avec un sourire sur le visage et une petite trousse de secours, j'allais pouvoir me soigner un peu la main, c'est déjà ça. Aussi je dois téléphoner, il va falloir compter sur la gentillesse du moustachu. Je l'appellerai Pépito, ça lui va bien. J'ai beau scruter tous les moindres recoins de l'établissement je ne vois aucun téléphone. Pépito se releva, et se dirigea vers le comptoir pour lâcher deux mots à la vieille dame, il tourna les talons et revint s'asseoir en face de moi avec un air de satisfaction. Deux minutes après, la patronne au cheveux noir posa deux bols de viande épicée sur notre table, ni une ni deux, j'avais tout ingurgité et lécher les bords du bol. Pépito, lui n'avais pas touché à son bol, il me regardait, compris que j'avais la dalle et me donna son bol de viande, j'avalai tout illico, c'était bon, bien épicer comme j'aime. Encore une chose de faite, maintenant ça m'étonnerai qu'il me sorte un téléphone portable de sa poche, ce serait trop beau. Il faut absolument que je téléphone pourtant, je commençai à lui mimer l'appareil tant convoité. Il comprit et me dit ; "no, no, not here", chouette encore un truc que j'ai compris. Je regarde autour de moi, je cherche un calendrier, en plus de ne pas savoir où je suis, je ne sais pas quand nous sommes, je présume que l'été ne s'arrête pas à juillet-août ici, on peut être en mai comme en octobre, voir même en novembre si ça se trouve. Je ne parle pas un mot d'espagnol ni d'anglais, sinon j'aurais déjà demandé où il y a un téléphone, il n'y a pas de télévision aussi juste un aveugle qui joue de la guitare. Je retente de mimer le téléphone à Pépito, je ferme ma main droite, je sens ma plaie se contracter, ça picote un peu, je sors

mon pouce et mon auriculaire, je le porte à ma bouche, regarde Pépito les moustaches et lui répète quelque fois sur un ton interrogatif ; “téléphone, téléphone”. Il comprit de suite mon besoin de passé un coup de fil, il est vrai que j’ai l’air perdu, mes traits du visage sont tirés, je suis habillé comme après un accident de voiture, j’ai aucun bagage. Depuis le début Pépito me regarde avec son air compatissant, il avait senti ma détresse. Il se leva de sa chaise en pinçant les lèvres pour se diriger vers le comptoir, au milieu des ouvrier bourré de tequila, je le voit parler à la dame, il doit demander un téléphone, la dame fait non de la tête, voilà je suis fixé, il n’y en a pas. Ça fait un moment que ma chaussette adopte un pli dans ma godasse, pli qui m’entaille le dessous du gros orteil, je n’en peu plus c’est désagréable. Je me vers l’avant en faisant vigilance, ne pas me cogné le front sur la table, je retire ma chaussure sans la délayer, c’est des baskets assez vieilles c’est facile. Il n’y a pas de pli, c’est un petit papier ! Je ne me rappelle pas l’avoir mis là, je ne me rappelle rien de toute façon. Je ne sais même pas ce que je fou au Mexique, je ne vois pas pourquoi je me rappellerai d’un si petit détail, si petit qu’il soit, il reste quand même d’une importance capitale, vu qu’il y a fait écrit dessus, un nom, un numéro et un mot qui devrait, semble-t-il désigné une ville, un patelin... Ni une ni deux je le tend à Pépito, il me regarde, prend le papier, le retourne sur la table, sort un crayon de sa sacoche en cuir et écrit ; “100 miles” Je dois y aller, enfin, je crois. Si je trouve le moyen d’aller jusqu’à cette adresse... Il est aussi très possible que je file droit vers des problèmes en suivant ce papier. Quesque je fais, je suis Pépito là où il ira, je cherche un téléphone et je jette ce petit papier mystérieux, ou j’essaye de décider

l'homme à la moustache de me conduire à l'adresse. Je peux peut-être simplement aller jusque-là bas, ne pas sonner à la porte, le simple fait de voir l'endroit me rafraichira la mémoire. Oui voilà, c'est la meilleure chose à faire, j'évite les risques, de plus je trouverai sûrement un téléphone, sur cent miles ce serait malheureux de ne pas en trouver un. C'est décider, je demande à Pépito de me conduire là-bas. Il comprend ma requête se redresse et se gratte le menton doucement, et tout en respirant fortement il commença un petit gribouillis sur le papier, je compris vite que ce n'était pas sa destination, dommage. Trouver quelqu'un d'autre pour m'y conduire, je ne sais pas, on ne sait jamais sur qui on va tomber, j'ai déjà eu de la chance de rencontrer Pépito. J'avais la tête dans les mains quand j'ai entendu mon sauveur se lever, dresser devant moi il fouilla dans ses poches, sorti quelques pièces de monnaie, un billet qu'il jeta sur la table et une boîte d'allumettes dont il se servit pour rallumer son cigarillo aux odeurs de foin brûler. J'ai de la chance dans mon malheur, Pépito à changer d'avis, il va m'y conduire, il me le fait comprendre discrètement. Je le suis à l'extérieur, je suis toujours un peu groggy et le soleil me chauffe la tête. Sans m'en rendre compte j'ai bu d'autre téquila, je le sent, je suis sous l'effet de l'alcool, sinon je n'aurais jamais eu la curiosité de vouloir aller à l'adresse inscrite sur le papier. Je me demande sur quoi je vais tomber, quelqu'un m'attend là-bas ? Cette personne me veut peut-être du bien ou du mal. Ou rien du tout, et je vais aller là pour rien. C'est trop tard, nous nous déplaçons déjà à vive allure sur la route qui n'a de route que le nom. Les décorations de l'habitacle passent mieux une fois avoir ingurgité quelques téquilas, ça en devient amusant il y a tellement de petits détails de couleurs différentes que

ça en devient captivant, c'est plus qu'une décoration, c'est toute une histoire ce tableau de bord. Il y a une sainte vierge en plastique juste devant moi, la peinture bleue qui dessine sa robe semble avoir été lavée par le soleil, c'est certain, elle est collée là depuis des années, même le rose de son visage a disparu pour devenir transparent. Si je porte autant d'attention à chaque objet qui compose la pièce théâtrale, le spectacle de marionnettes qui se joue devant mes yeux le temps passera vite, et j'oublierai l'état de cette satanée route qui me casse le dos.

Cent miles plus tard...

Une petite ville, un ensemble de petit bâtiment sur une décharge se dessine à l'horizon. Plus on se rapproche, plus le camion ralenti, et plus l'odeur d'égout à ciel ouvert se fait forte, ça pue, c'est écœurant. Pour trouver la rue c'est plutôt facile, il n'y en a qu'une, la rue centrale. Les têtes se retournent à notre passage, on me regarde, j'ai l'impression d'être surveillé. J'ai une tête d'étranger, je ne fais pas trop couleur local, même les chiens le remarque j'ai l'impression. Numéro soixante-sept, nous y sommes, c'est écrit sur la porte bois verte, la maison ne m'a pas l'air hostile, je m'avance d'un pas hésitant, ça à l'air abandonner, mais ne nous fions pas aux apparences, de loin, le village tout entiers paraissait mort. J'ouvre la moustiquaire et je frappe à la porte, j'attends, personne... Je reffrappe, et je vois une silhouette se déplacer derrière la fenêtre de droite. On m'a pris pour un rôdeur, la personne à peu être pris peur. A ce moment, j'entends le quatre fois quatre qui démarre, je regarde vers la rue, et plus de Pépito, il est parti, ce type à moustache m'a planté dans un trou perdu, d'ailleurs il n'y a pas que Pépito qui est parti, il n'y a plus âme qui vivent dans la rue, tout le monde a déserté

l'avenue, même les chiens sont à l'abris. Il va se passer quoi ? Une tornade ? En tous les cas un mouvement comme ça ne présage rien de bon, restons sur nos gardes, soyons vigilant. Je frappe quelque coup à la fenêtre, il y a quelqu'un, je l'ai vu. Pourquoi la personne ne vient-elle pas m'ouvrir la porte ? Je n'inspire pas confiance c'est vrai, mon allure est assez négligée, je m'en rends compte. Je regarde derrière moi encore une fois, non il n'y a vraiment plus personne, mais je sens leur présence, ont me regarde des maisons voisines, à tous les étages. Brrrr, ça me fait froid dans le dos. Je ne sais pas quoi faire, je ne sais pas où aller, de plus le soleil tombe et la pénombre s'installe. La porte s'ouvre enfin, une jeune dame, elle n'a pas l'air rassurée, elle est habillée comme Cendrions après minuit. Je lui montre mon papier en lui répétant deux fois de suite : "Pablo Viscaro, Pablo Viscaro". Elle me répondit aussi sec : "No, no, no Pablo Viscaro", j'ai compris, la personne que je devais peut-être voir n'est pas là, ou alors ne veut pas me voir, c'est fort possible aussi. Deux solutions s'offrent à moi, soit je resolicite la dame qui m'a refermé la porte au nez, soit je mets les voiles. Je m'assieds sur le pas de la porte d'entrée j'ai les jambes coupées, partir était une solution, mais je n'en suis plus capable, je n'ai plus de force. La porte s'ouvre derrière moi, c'est la jeune dame, cette fois je peux lire une once de pitié dans ses yeux. Elle me parle, très vite, une rapide élocution, je comprends que le fameux Pablo est à cent miles d'ici, à la cantine. Quelle poisse ! Je ne vais pas me taper les cent miles à pied quand même... Je préfère attendre son retour ici. Et non, la dame ne veut pas, elle me chasse avec un balai, elle est énervée. Je cours sur le trottoir, je tourne à gauche et ralenti le pas, je suis déjà essoufflé. Je regarde la dame en m'éloignant de sa maison.

Une pierre tombe devant moi, puis une suivante sur mon épaule ! Pas de chance, je dois me remettre à courir, et vite, une armée de gamins armé de pierres qui me court après, je cours, j'évite les pierres, les dents des chiens se plante dans mes mollets ! Il faut absolument que je sorte de se patelin de malheur. Je ne me retourne plus, je regarde devant moi, je ne sens plus la douleur, elle est trop présente... Tout mon corps semble casser, ma tête me fait mal. Me voilà sorti de ce bourg et les gamins m'ont lâché les baskets. Me voilà maintenant au milieu de nulle part et la nuit s'installe, si les autochtones avaient été moins hostile j'aurais pu oser demander l'hospitalité, mais leur accueil tenait plutôt du piège, ils n'aiment pas les étrangers, ou tout simplement ma sale gueule, mais j'en doute, Pépito m'a quand même fait grâce de son aide, enfin, un temps, il s'est quand même taillé le salopard de Mexicanos, ce trou à téquila. Si je m'arrête de marcher maintenant et que je m'assieds, je ne saurais plus me relever, je m'endormirai à coup sûr. Non, il faut que je continue ma route. Je n'ai même pas pu téléphoner, et je ne pense pas pouvoir le faire de sitôt. Je soulève la manche de mon t-shirt afin d'admirer le coup bleu qui colore mon épaule, sa forme ressemble à un coq, j'ai un petit coq sous-cutané qui me fait souffrir à chaque balancement de mon bras, l'hématome est juste sur l'articulation ça fait un mal de chiens. Je suis perdu, mort d'épuisement, je m'assieds, je me couche et tanpis. Bon, c'est l'heure, je me lève je vais devoir descendre à la cantine, je n'ai plus qu'un Pépitos au chocolat à me mettre sous la dent, et puis à la cantine il y a des ventilateurs sa rafraichis un peu l'air. Ce n'est pas la petite lucarne que j'ai dans ma cellule qui m'apporte de l'air frais. Et

puis qui sait, ma femme et mes gosses viendrons peut-être
me voir au parloir cet après-midi ?

FIN

Bonjour,

J'écris depuis un moment des nouvelles, et j'aimerais publier un livre.

J'ai eu des réponses positives de maisons d'éditions mais ils me demandent des frais participatifs, or, je n'ai pas les moyens de payer la somme, je suis pauvre.

Demander vous également une somme d'argent pour publier un livre ?

Merci

Cordialement

Grégory Fery